

Manuscrit de l'Escurial, Chap. 11.

Suite du même sujet ; quelques conseils pour parvenir à cet amour.

1. Il est étrange de voir combien cet amour est passionné ; que de larmes il coûte, que de pénitences, que de prières, quelle diligence pour recommander l'âme aimée à tous ceux que l'on estime puissants auprès du Seigneur ; c'est un souci constant, une insatisfaction continuelle ; car si celui qui aime voit que l'âme aimée et en voie de progrès retourne quelque peu en arrière, il n'aura plus, semble-t-il, de plaisir en cette vie ; il ne mange ni ne dort, habité par cette préoccupation, craignant toujours que se perde une âme qu'il aime tant, et qu'il doive s'en séparer pour toujours (la mort d'ici-bas, il ne l'estime pas deux maravédís) ; il ne veut pas s'attacher à une chose qui peut s'envoler en une seconde sans qu'il puisse la retenir. C'est un amour sans la moindre parcelle d'intérêt ; tout son intérêt consiste à voir cette âme riche des biens du ciel ; enfin, c'est un amour qui ressemble quelque peu à celui que le Christ a eu pour nous ; il mérite le nom d'amour et n'a rien à voir avec les malheureuses et frivoles amourettes terrestres ; et encore, je ne parle pas des amours défendus. Dieu nous en préserve !

2. C'est l'enfer, et il est inutile que nous nous fatiguions à en dire du mal car on ne saurait exagérer le moindre de ses maux. Nous n'avons pas, mes sœurs, à mettre ce nom sur nos lèvres, à plus forte raison dans notre esprit, ni à nous souvenir qu'il existe dans le monde ; nous ne devons pas, soit sérieusement ; cela ne sert à rien, il n'y a aucune raison de le faire, et cela pourrait nous nuire. Je fais allusion ici aux affections légitimes que nous avons les unes pour les autres, pour nos proches ou nos amis. Nous craignons sans cesse qu'ils meurent : s'ils ont mal à la tête, nous avons mal à l'âme, semble-t-il ; si nous les voyons dans l'épreuve, nous sommes à bout de patience ; et ainsi de suite.

3. L'amour spirituel n'est pas ainsi ; et si la faiblesse de notre nature nous fait tout d'abord éprouver quelque sentiment sensible, immédiatement la raison considère si les épreuves de l'âme aimée ne sont pas bénéfiques pour elle, si elles ne vont pas la faire grandir davantage en vertu ; supporte-t-elle bien ces maux ? L'on prie Dieu de la rendre patiente afin qu'elle gagne des mérites. En est-il ainsi ? On n'éprouve aucune peine, au contraire on se réjouit et on se console, tout en souhaitant de tout cœur souffrir, plutôt que de voir souffrir cette âme, si l'on pouvait également lui accorder les mérites et les bénéfices de la souffrance ; mais on ne s'inquiète pas, on ne se tourmente pas.

4. Je le répète, c'est un amour aussi désintéressé que celui que le Christ a eu pour nous ; c'est pourquoi ceux qui parviennent à le posséder font tant de bien, car ils n'ont qu'un désir : prendre en charge toute espèce de

Manuscrit de Valladolid, Chap. 7. (8).

Suite du même sujet. Quelques avis propres à conduire les âmes à l'acquisition de l'amour spirituel.

1. C'est une chose étrange à quel point cet amour est passionné. Ah ! qu'il coûte de larmes ! Que de pénitences ! Que d'oraisons ! Quel soin de recommander la personne aimée à tous ceux que l'on croit pouvoir lui être utiles auprès de Dieu par leurs prières ! Quel désir continuel de lui voir faire des progrès ! Ce désir ne laisse pas un moment de repos. [Mais ne pas s'imaginer qu'il y ait inquiétude intérieure (Ms T).] Mais tandis qu'on la croyait en bon chemin, arrive-t-il de la voir retourner un peu en arrière, alors il semble qu'on ne pourra plus goûter aucun plaisir en cette vie ; on ne mange, on ne dort qu'assaili par cette préoccupation, on craint sans cesse qu'une âme si chère ne se perde et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle à jamais ! La mort d'ici-bas, on n'en tient aucun compte : on ne veut pas s'attacher à ce qu'un souffle va vous arracher des mains, sans qu'il soit possible de le ressaisir. Je l'ai dit déjà, aucun intérêt personnel dans cet amour : tout ce qu'on désire, tout ce qu'on veut, c'est voir cette âme riche des biens du ciel.

Elle est là, l'affection véritable, non dans ces malheureux attachements d'ici-bas ! Encore ne fais-je pas entrer en ligne de compte l'amour coupable. De celui-là, Dieu nous en préserve !

2. C'est un enfer. Ainsi, ne nous fatiguons pas à le stigmatiser. Dépeindre le moindre des maux dont il est la source est impossible. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons jamais nommer un tel amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni l'entendre nommer par d'autres, soit par plaisanterie, soit sérieusement, ni supporter en notre présence aucun entretien ou récit qui s'y rapporte. Aucun bien ne saurait en résulter, et en entendre seulement parler peut devenir nuisible. [Que notre affection soit elle qu'elle ne nous enlève ni la paix, ni la liberté (Ms T).]

Je parle de l'affection légitime que nous avons les unes pour les autres, ou que nous portons à nos proches et à nos amies. Cette affection nous inspire une crainte continuelle de voir mourir les personnes que nous aimons. Ont-elles mal à la tête, il semble que notre âme en est malade ; les voyons-nous sous le poids de quelque épreuve, la patience nous échappe, comme l'on dit ; et ainsi de suite.

3. Dans l'amitié dont nous parlions tout à l'heure, rien de tout cela. La faiblesse naturelle peut bien faire éprouver, au premier abord, un sentiment pénible ; mais bientôt, à la lumière de la raison, on examine si l'épreuve est un bien pour l'âme aimée, si elle l'enrichit de vertus, de quelle manière cette âme la supporte ; on prie Dieu de lui donner la patience et de lui faire retirer des mérites de ses peines. Reconnaît-on en elle cette patience, loin d'éprouver aucun chagrin, tout est joie et contentement. En vérité, on aimerait beaucoup mieux prendre sur soi les épreuves de son amie que de les lui voir supporter, si l'on pouvait en même temps lui céder tout entiers le mérite et le profit qui se rencontrent dans la souffrance ; mais tout cela, sans inquiétude, sans trouble.

souffrances. et que ces autres en reçoivent les bienfaits en se réjouissant de ces souffrances ; ainsi font-ils beaucoup de bien à ceux qui ont leur amitié, car on voit, même s'ils ne le font pas, qu'ils préféreraient enseigner par des œuvres plutôt que par des paroles. Je dis : « même s'ils ne le font pas », s'il s'agit de choses qu'ils ne peuvent pas faire ; mais s'ils le peuvent, ils ne pensent qu'à travailler sans cesse pour ceux qu'ils aiment, et à leur procurer toutes sortes de biens ; leur cœur ne supporte pas d'user envers eux de la moindre duplicité, ni de leur voir la moindre faute sans le leur dire – animés qu'ils sont du désir de les voir riches en vertu –, s'ils pensent que cela peut leur être profitable ; et même très souvent ils ne songent pas à cela. Que de détours ne prennent-ils pas pour arriver à leur fin ! Ils sont indifférents au monde entier, ne prêtent nulle attention si les autres servent Dieu ou non – car ils ne se font de souci que pour eux –, et leurs amis ne peuvent rien leur cacher : ils voient leurs moindres fautes. *Oh ! heureuses les âmes qui sont aimées de la sorte ! Heureux le jour où elles connurent de tels amis ! O mon Seigneur ! ne m'accorderez-vous pas la grâce de m'en donner beaucoup qui puissent m'aimer ainsi ? En vérité, Seigneur, je rechercherais plutôt cette faveur que celle d'être aimée par tous les rois et les grands de ce monde, et à juste titre ; car de tels amis essaient par tous les moyens possibles de nous rendre capables de dominer le monde entier et de nous assujettir ce qu'il renferme. Lorsque vous connaîtrez une de ces personnes, mes sœurs, que la Mère prieure use de tous ses moyens pour essayer de vous mettre en rapport avec elle. Aimez de telles personnes autant que vous voudrez. Elles ne doivent pas être très nombreuses, mais le Seigneur ne manque pas de faire en sorte qu'on les trouve. Quand une personne sera arrivée à la perfection, on lui dira immédiatement qu'il n'est pas nécessaire qu'elle se noue d'amitié avec de telles personnes, et que Dieu lui suffit. Mais un excellent moyen pour posséder Dieu est de lier connaissance avec ses amis ; on en retire toujours un grand profit, je le sais par expérience et, si je ne suis pas en enfer, je le dois, après le Seigneur, à de semblables personnes, car j'ai toujours beaucoup désiré les voir me recommander à Dieu, et ainsi, je l'ai recherché.*

5. Revenons maintenant à ce que nous disions. Cette manière d'aimer est celle que je voudrais que nous ayons les unes pour les autres, mais au début, cela ne sera pas possible. Examinons les moyens d'acquérir cet amour et, s'il venait à s'y mêler quelque trace de tendresse, cela ne serait pas nuisible pourvu que ce soit envers toutes en général.

6. C'est très bon, et dans une certaine mesure nécessaire, de faire preuve de tendresse dans l'amour que vous portez aux autres, de la ressentir même, et d'être touchée par toute maladie ou épreuve d'une de vos sœurs, car il arrive parfois que certaines personnes sont peinées par des riens qui en feraient rire d'autres. Et ne vous en étonnez pas ; le démon peut avoir usé là de tout son pouvoir, et avoir déployé beaucoup plus de force qu'il n'en manifesta

4. Je le répète, un tel amour retrace et imite de bien près celui que nous a porté Jésus, l'Amant par excellence. Ceux qui le possèdent font un bien immense, parce qu'ils prennent pour eux toutes les peines, et veulent que les autres en aient tout le profit. Les personnes qui sont l'objet d'une pareille amitié en retirent les plus grands avantages. Qu'on m'en croie, ou ces relations cesseront – du moins pour ce qui est de cette intimité toute spéciale-, ou l'on obtiendra de Notre-Seigneur de voir ses amis tendre, par le même chemin que soi, à la même patrie. C'est ce que fit sainte Monique pour saint Augustin. Impossible à ces âmes d'user envers leurs amis de la moindre dissimulation. Les voient-elles dévier du droit chemin ou commettre quelques fautes, sur-le-champ elles les en avertissent, et il n'est pas en leur pouvoir de faire autrement. Tant qu'elles ne les voient pas corrigés, elles ne les flattent en rien, elles ne leur dissimulent rien. Ou ceux qu'elles aiment se corrigeront, ou ils s'éloigneront de leur amitié, parce qu'ils ne pourront supporter cette façon de faire, et réellement ce serait une chose intolérable, parce que des deux côtés il y aurait guerre continue. A ces âmes détachées du monde entier et qui ne prennent pas garde si les autres servent Dieu ou non, tant elles veillent attentivement sur elles-mêmes, il est impossible de ne pas sortir de cette réserve quand il s'agit de leurs amis. Rien ne leur échappe : elles voient jusqu'aux atomes. Oui, je vous l'assure, elles portent une bien lourde croix.

5. Cette manière d'aimer est celle que je voudrais voir pratiquée parmi vous. Sans doute, au début, elle ne sera pas aussi parfaite, mais le Seigneur la perfectionnera peu à peu. Commençons par la pratiquer à un degré moyen; et quand bien même il s'y mêlerait un peu de tendresse, cela ne nuira pas, pourvu qu'elle s'adresse à toutes en général. Il est bon, il est quelquefois nécessaire, de témoigner une tendre affection et de la sentir réellement, de compatir à certaines peines, à certaines infirmités de ses sœurs, même légères. En effet, il arrive à certaines personnes d'éprouver, pour une très petite, raison, le chagrin qu'une autre ressentirait pour une grande épreuve. Il y en a qui, par nature, s'affligent beaucoup pour peu de chose (b). Si votre caractère est différent, n'en soyez pas pour cela moins compatissante. Peut-être Notre-Seigneur, en nous épargnant ces peines, veut-il nous en envoyer d'une autre nature, qui nous sembleront très pesantes et le seront peut-être, et qui cependant paraîtront légères à autrui. Ainsi, en pareilles matières, ne jugeons pas les autres par nous-mêmes, et ne nous considérons pas au moment où, peut-être sans travail de notre part, le Seigneur nous a rendues plus fortes. Mais considérons-nous à l'époque où nous avons été plus faibles.

6. Cet avis est très utile pour apprendre à compatir aux souffrances du prochain, si petites soient-elles, et il s'adresse spécialement aux âmes dont j'ai parlé. Comme elles soupirent après les croix, rien ne leur semble difficile: il leur est donc très nécessaire de considérer attentivement ce qu'elles étaient au temps de leur faiblesse, et de bien comprendre que si elles n'en sont plus là, cela ne vient pas d'elles. Le démon, en effet, pourrait se servir de cette disposition pour refroidir peu à peu la charité envers le prochain, et nous faire prendre pour perfection ce qui est défaut.

En toute chose il faut de la précaution et de la vigilance, car notre ennemi ne dort pas. Mais cela est plus nécessaire encore lorsqu'on tend à une perfection plus grande, parce qu'alors les tentations sont beaucoup plus cachées, le démon n'osant pas se montrer à découvert. Si donc, je le répète, on

pour vous désoler lors de peines et de grandes épreuves ; récréez-vous avec vos sœurs des choses qui les distraient, même si vous ne vous récréez pas : c'est cela la charité car, si vos rapports avec elles sont empreints de considération, tout se transformera en amour parfait. *Et c'est ainsi que voulant dire quelque chose de l'amour qui est moins parfait, je ne trouve aucune raison d'imaginer qu'il puisse être bien pour nous de l'éprouver dans cette maison car, je le répète, s'il s'agit du bien des autres, tout retournera à la source qui est l'amour que je viens de décrire.*

7. *J'avais pensé parler beaucoup de cet autre amour et, tout bien réfléchi, je ne crois pas qu'il ait quelque chance d'exister ici vu le genre de vie que nous menons ; c'est pourquoi je n'ajouterai rien à ce qui a été dit, et j'espère en la bonté de Dieu – même si vous n'êtes pas toujours parfaites – qu'il n'y aura pour vous dans cette maison que la possibilité de vous aimer parfaitement. C'est très bien que les unes s'apitoient sur les besoins des autres, mais il ne faut pas manquer à la juste mesure. Je dis « manquer », en songeant à ce qui pourrait aller contre l'obéissance, c'est-à-dire contre ce qu'ordonne la Prieure ; même si en votre for intérieur les ordres de la Prieure vous semblent rudes, n'en laissez rien voir à personne si ce n'est à la Prieure elle-même, et ceci avec humilité, sinon vous feriez beaucoup de mal ; sachez discerner quelles sont les choses qui doivent vous faire peine à voir chez vos sœurs, et soyez toujours très chagrinées par toute faute, quelle qu'elle soit, que vous verrez chez elles. Là se montrera votre amour, dans la patience dont vous ferez preuve pour supporter cette faute chez votre sœur sans vous en étonner ; et ainsi les sœurs feront de même pour celles que vous pourrez commettre et dont vous ne vous rendez pas compte (et elles doivent être bien plus nombreuses que les leurs) ; recommandez instamment cette sœur à Dieu, et essayez de pratiquer avec grande perfection la vertu opposée à la faute que vous verrez chez elle ; efforcez-vous-y, afin qu'elle ne puisse manquer – puisque vous êtes ensemble – de comprendre peu à peu ses erreurs mieux que par tous les châtements et réprimandes que vous auriez pu lui infliger.*

8. Oh ! qu'il est bon et véritable l'amour de la sœur qui, oubliant son propre intérêt pour le bien des autres, s'efforcera d'aller très en avant dans toutes les vertus, et gardera sa Règle avec grande perfection ! Voilà une amitié meilleure que toutes les paroles de tendresse que l'on peut dire ; celles-ci (telles que : « ma vie », « mon âme », et autres choses de ce genre qu'on adresse soit à l'une soit à l'autre) ne sont pas employées ni ne doivent l'être dans cette maison. Ces paroles empreintes d'affection, gardez-les pour le Seigneur puisque vous êtes avec lui si souvent dans la journée – et parfois dans une très grande solitude – et que vous pourrez vous servir de ces mots-là puisque Sa Majesté le permet ; si vous vous en servez couramment entre vous, elles n'auront plus la même puissance de tendresse quand vous parlerez au Seigneur ; et, si ce n'est pour lui, il n'y a aucun motif de les prononcer. Elles sont le propre des femmes, et je

n'est pas très attentif, on ne s'aperçoit du mal que lorsqu'il est fait. Enfin, il faut veiller et prier sans cesse : pas de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir ces sourdes menées du démon et l'obliger à se trahir.

7. Tâchez d'être gaies avec les sœurs quand elles prennent la récréation dont elles ont besoin, et pendant le temps habituel, car si vous le faites, avec le désir de plaire à Dieu, tout est amour parfait.

S'il est très louable de se porter mutuellement compassion quand c'est nécessaire, il faut de la circonspection et veiller à ne rien dire qui puisse porter tort à l'obéissance. La prieure vient-elle à donner un ordre qu'au fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en laissez rien voir ni soupçonner à personne, si ce n'est à la prieure elle-même et avec humilité. Le contraire serait très nuisible. Du reste, il importe que vous connaissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Soyez toujours vivement touchées de toute faute notoire que vous leur voyez commettre. C'est alors l'occasion de faire paraître et d'exercer l'amour, sachant supporter cette faute sans vous en étonner. Elles feront de même pour celles que vous commettrez, et qui sans doute sont en bien plus grand nombre, quoique vous ne vous en aperceviez pas. Vous devez aussi beaucoup recommander votre sœur à Dieu, et vous efforcer de pratiquer très parfaitement la vertu contraire au défaut que vous avez cru remarquer. En y travaillant, vous instruirez votre sœur par vos œuvres. Peut-être vos paroles ne seraient-elles pas comprises et resteraient-elles sans effet, ainsi que le châtement. Au contraire, imiter les vertus que l'on voit resplendir dans les autres est un excellent moyen de les acquérir. Voilà un très bon avis : ne l'oubliez pas.

8. Oh ! qu'il est précieux et digne de ce nom l'amour d'une sœur qui est en état d'être utile à toutes les autres, parce qu'elle leur sacrifie son intérêt propre, qui avance à grands pas dans toutes les vertus et qui garde très parfaitement sa règle ! Une telle amitié vaut bien mieux que toutes les paroles de tendresse qu'on pourrait s'adresser, et dont on n'use ni ne doit user dans ce monastère, par exemple : « ma vie », « mon âme », « mon bien », et autres semblables, différents selon les personnes. Gardez ces paroles affectueuses pour votre Époux. Ayant tant de temps à passer avec lui et dans une si complète solitude, vous pourrez vous en servir utilement, puisque sa Majesté veut bien les supporter. Lorsqu'on les emploie fréquemment avec d'autres, elles n'attendrissent plus autant dans les entretiens avec Notre-Seigneur. Hors de là, il n'y a pas de raison de s'en servir. Cela sent trop la femme, et je voudrais, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous soyez des hommes forts. Si vous tirez de vous-mêmes ce que vous pouvez, le Seigneur vous rendra si viriles, que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à sa Majesté, qui nous a tirées du néant !

9. C'est aussi une excellente marque d'affection que d'enlever à ses sœurs ce qu'il y a de pénible dans les offices du monastère, en le prenant pour soi, C'en est une encore de se réjouir du progrès qu'on leur voit faire dans les vertus et d'en bénir Notre-Seigneur.--

Toutes ces choses, outre le grand bien qu'elles apportent à l'âme, contribuent beaucoup à la paix et à l'union. Comme maintenant nous le voyons d'expérience dans cette maison, par la bonté de Dieu. Que sa Majesté daigne l'y maintenir toujours, car si le contraire se produisait, ce serait une chose

voudrais que mes sœurs ne leur ressemblent en rien mais, tout au contraire, soient des hommes forts ; si vous faites ce qui dépend de vous, le Seigneur vous rendra si viriles que vous étonnerez les hommes. Et quoi de plus facile pour Sa Majesté, puisqu'elle nous a faites de rien !

9. Une autre preuve d'amour est aussi comme il a été dit, d'essayer d'enlever tout travail aux sœurs, de l'assumer à leur place et de se réjouir de leurs progrès dans la vertu comme des siens propres ; il y a bien d'autres choses qui vous feront comprendre si vous avez cette vertu ; elle est très grande, car d'elle dépend la paix que vous aurez les unes avec les autres, et cette paix est fort nécessaire dans les monastères ; mais j'espère en la bonté de Dieu qu'elle régnera toujours dans celui-ci car, si le contraire arrivait, qu'y aurait-il de plus terrible pour un petit nombre de religieuses vivant ensemble que d'être en désaccord ? *Que Dieu ne le permette pas ! mais ou tout le bien commencé ici par la main du Seigneur devrait être perdu, ou une si grande infortune ne surviendra pas.*

10. Et si par hasard vous vous lanciez quelque mot vif, portez-y remède immédiatement ; sinon, et si vous constatiez que le malaise grandit, priez ardemment ; et si un état de choses de ce genre devait durer, que ce soit un esprit de clan, un désir d'être plus que l'autre, quelque point d'honneur (j'ai l'impression que mon sang se glace, comme on dit, en écrivant ceci, car je sais que c'est le principal fléau des monastères), tenez-vous pour perdues ; sachez que vous avez chassé le Seigneur de sa maison : criez au secours à Sa Majesté ; cherchez un remède, car si des confessions et des communions aussi fréquentes n'en apportent pas un, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

11. Que la Prieure, pour l'amour de Dieu, veille soigneusement à enrayer ce mal rapidement, *et si l'amour ne suffit pas, qu'elle use des corrections les plus sévères.* Si quelqu'une d'entre vous jette le trouble, faites en sorte qu'elle aille dans un autre monastère, et Dieu vous viendra en aide pour la doter. Jetez cette peste loin de vous, coupez les branches comme vous pourrez, et si cela ne suffit pas, arrachez la racine ; mais si vous n'aviez pas d'autre solution, enfermez la fautive pour toujours dans une prison : cela vaut beaucoup mieux que de contaminer toutes les autres par un mal aussi incurable. Oh, que ce mal est grand ! Dieu nous délivre du monastère où il s'infiltré ! Je préférerais y voir entrer un feu qui vous consumât toutes. Comme je reparlerai ailleurs de ce sujet, je n'en dis pas plus, *Si ce n'est que je préférerais que vous vous aimiez avec tendresse et vous prodiguez des marques d'affection sensibles – même si votre amour n'atteint pas la perfection de celui dont nous avons parlé, du moment qu'il s'adresse à toutes en général – , plutôt qu'une seule note de discorde existe parmi vous. Que le Seigneur ne le permette pas pour l'amour de lui-même, amen.*

Traduction Jeannine Poitrey

terrible. Quel supplice que d'être en petit nombre et de vivre en désaccord ! Que Dieu ne le permette jamais !

10. Si, par hasard, quelque petite parole fâcheuse venait soudain se jeter en travers, il faudrait y apporter remède sur-le-champ et beaucoup prier. Il faudrait surtout le faire si le mal tendait à s'établir, s'il se formait de petites coteries, des désirs de s'élever plus haut, quelques petits points d'honneur. En écrivant cela, et à la seule pensée que cela pourrait arriver un jour, il me semble que mon sang se glace dans mes veines, car, je le vois, c'est le mal le plus redoutable pour un monastère. S'il se produisait parmi vous, tenez-vous pour perdues. Dites-vous, et soyez persuadées, que vous avez chassé votre Époux de chez lui, et que vous le contraignez à aller chercher un autre abri, rejeté qu'il est de sa propre demeure. Poussez des cris vers sa Majesté, cherchez un remède, car si des confessions et des communions si fréquentes n'en apportent pas, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

11. Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un soin extrême à ne pas laisser entrer un pareil mal, qu'elle l'arrête énergiquement dès le début, car de là dépend le remède ou la ruine. Quant à la religieuse qu'elle verra être la cause du désordre, qu'elle la fasse passer dans un autre monastère. Dieu vous enverra de quoi lui fournir une dot. D'une façon ou d'une autre, chassez loin de vous cette peste, coupez les branches et, si cela ne suffit pas, arrachez la racine. Quand le conseil que je donne sera impossible, enfermez pour toujours cette religieuse dans une prison. Cela vaut beaucoup mieux que de la voir communiquer à toutes les autres une contagion si incurable.

Oh ! que ce mal est grand ! Dieu nous garde d'un monastère où il pénètre ! Quant à moi, j'aimerais mieux y voir entrer un feu qui nous consume toutes. Mais comme j'ai l'intention de parler ailleurs plus longuement d'un sujet qui est pour nous d'un intérêt si capital, je n'en dirai rien de plus ici.

Traduction Mère Marie du Saint-Sacrement

La version de l'Escorial n'a pas été amendée par le censeur. C'est Thérèse elle-même qui s'autocensure.

Italique : éléments du Ms de l'Escorial qui vont disparaître dans le Ms de Valladolid

Par contre, la version de Valladolid a été censurée et Thérèse a du réécrire deux folios, soit quatre pages. Nous pouvons lire dans la marge : « y aller avec prudence et tenir compte de la note du chapitre » (la suite est illisible).

Souligné : il s'agit d'une réécriture de ces paragraphes dans le Ms de Valladolid

Gras : Nouveauté du Ms de Valladolid

[entre crochets] : variantes du Ms de Tolède